

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \) Item](#)[230. Val-Richer, Mardi 30 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

230. Val-Richer, Mardi 30 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire d'Orient](#), [Deuil](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Parcs et Jardins](#), [Vie domestique \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

[231. Baden, Samedi 3 août 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1839-07-30

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Inédit

Information générales

Langue Français

Cote 620-621, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
230 Du Val-Richer, Mardi 30 Juillet 1839 2 heures

Je rentre d'une longue promenade avec mes enfants. J'ai découvert, à quelques minutes de la maison, un terrain presque inculte que je ne me connaissais pas dans une position charmante, à droite la vue de la maison dont on n'est séparé que par un ravin où coule une petite source, à gauche, une percée sur une vallée large et riante, en face et derrière de grandes bois en amphithéâtre. Je planterai là un petit bois. L'idée de cette plantation et votre idée me sont venues en même temps absolument en même temps ; je ne saurais dire qu'elle a été la première. Tout ce qui me plaît me fait penser à vous. Rien ne me plaît vraiment qu'avec vous.

Je voudrais que votre frère eût raison pour votre fortune. Je connais cette façon de se débarrasser de toute inquiétude sur le compte des gens en exagérant leurs avantages. Certainement on dit hableur. Quand vous aurez reçu de nouveaux détails sur vos arrangements, sur le partage des meubles sur l'époque où vous toucherez les capitaux, mettez-moi au courant. Je suis beaucoup plus tranquille que je ne l'étais. Je ne le suis pas encore assez pour mon plaisir.

Mes dernières nouvelles d'Orient restent un peu en suspens. Ce qu'on m'avait mandé me paraît plutôt commencé qu'accompli. Si Méhémet trouve moyen de donner satisfaction à l'Angleterre pour l'isthme de Suez, ses affaires seront bonnes. Mais il faut qu'il fasse cela. Je n'ai rien reçu le matin.

9 heures

Vous voulez revoir ce que vous avez aimé. Vous voulez y croire. Vous y croyez bien plus que vous ne pensez. Vous y croyez naturellement, spontanément, par instinct, c'est-à-dire par l'élan primitif et libre de votre âme. Vous croyez à bien plus qu'à la réunion dans l'avenir. Vous vous croyez en rapport avec eux encore à présent, toujours d'un monde à l'autre. Pourquoi les appelez-vous les priez-vous ? Pourquoi levez-vous les yeux, joignez-vous les mains vers eux. Feriez-vous tout cela, la moindre de ces choses-là si réellement, au fond de votre âme, vous les croyiez sourds, insensibles, tout-à-fait étrangers à vous, morts vraiment morts ? Nous portons en nous une foi obscure, mais invincible à une relation inconnue, mais réelle, avec les êtres chéris qui nous ont quittés. Ils ont des droits sur nous, nous avons des devoirs envers eux. En nous acquittant de ces devoirs, nous croyons satisfaire à quelqu'un. Si nous y manquions nous croirions avoir manqué à quelqu'un. A cette croyance se joint même le sentiment que les morts ne pouvant réclamer, ni se faire rendre eux-mêmes, ce qui leur est dû la dette n'en est pour nous que plus sacrée. Qu'est-ce à dire ? Les morts jouissent-ils ou souffrent-ils donc de ce que leur accordent ou leur refusent les vivants ? Je ne puis pas vous répondre. Je ne dois pas toutes de vous répondre. Comment l'être qui n'est plus de ce monde peut-il être encore affecté de ce qui s'y passe ? Quelle société peut l'unir encore à ceux qui y sont restés ? L'homme ne le conçoit pas, et dès qu'il le cherche, il s'égare. Cependant il y croit, et ne peut pas plus échapper à l'instinct de sa nature que dépasser les limites assignées à sa science. Et remarquez que cet instinct n'a point de prétentions scientifiques ; il se suffit à lui-même. Au moment où l'homme, obéissant à cette voix intérieure, s'acquitte envers les morts de quelque devoir pieux, aucune curiosité, aucun doute ne le préoccupe ; il n'a nul besoin de savoir quel est leur mode d'existence ou quel mode de communication est

possible entre eux et lui. Il agit en vertu d'une foi irréfléchie dont il se contente, certain, sans s'inquiéter de la route ni du moyen, que son action a un objet, que ses sentiments iront à leur but. C'est seulement lorsque d'acteur l'homme devient spectateur, lors qu'il interroge sa nature au lieu de la suivre et s'examine au lieu de se croire c'est alors que s'élèvent en lui les doutes de l'esprit, les besoins de la science, et qu'il entreprend, pour devenir savant, de franchir des limites au delà desquelles ses croyances instinctives ne le portaient point. Regardez dans l'âme de cette femme, de cette fille qui vont auprès d'un tombeau, offrir à un mari, à un père, tant de marques de tendresse et de respect. Croient-elles savoir, sur son état depuis la mort, sur sa relation avec elles, ce que cherchent les philosophes ? Pas du tout. Les problèmes qu'agitent les philosophes n'existent pas pour elles ; si elles les voyaient, elles seraient, comme les philosophes, tourmentés du besoin et de l'impossibilité de les résoudre. Essayez de soulever ces problèmes dans leur pensée : demandez-leur comment elles se figurent que le parfum de ces fleurs qu'elles cultivent la fraîcheur de cet ombrage qu'elles entretiennent, vont charmer l'être à qui s'adressent leurs soins. Vous les verrez saisies de trouble ; vous n'en recevrez que des réponses timides, contradictoires. Peut-être même leurs paroles démentiront-elles leurs actes ; peut-être s'accuseront-elles de faiblesse et d'erreur avant votre intervention, elles ne croyaient pas en savoir davantage ; elles ignoraient ce qu'elles. ignorent ; mais elles ne le cherchaient point. Elles adhéraient fortement à une foi simple, naturelle ; et jouissaient de ses espérances, et agissaient selon ses inspirations, sans rien demander de plus. C'est le caractère de cette foi qu'elle n'a point de réponse aux doutes, point de solution des problèmes qu'élève la curiosité de l'esprit. Elle n'est point curieuse elle-même ; elle existe ; elle affirme les faits qu'elle entrevoit. Ne lui demandez pas de les démontrer, de les expliquer. Elle est invincible et sans aucune prétention. Ecoutez-la ; elle vous consolera ; ne l'interrogez pas, car elle ne se chargera point de vous instruire, sublime et modeste à la fois, elle révèle l'avenir et ne tente pas de le dévoiler.

Mercredi 10 h.

Ne manquez pas de me répondre sur le petit hôtel de la rue Belle-Chasse, qu'occupait M. de Crussot. Beaucoup de vos convenances m'y paraissent réunies. J'aimerais bien mieux l'entresol de la rue St Florentin. Mais je crains qu'on n'en veuille 12 mille francs. Adieu. Adieu. Pendant une semaine, vous n'aurez eu de lettre que tous les deux jours. Mais nous voilà, au même pas. Encore adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 230. Val-Richer, Mardi 30 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-07-30

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1774>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 30 juillet 1839

Heure2 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationBaden

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

De Val. Richel - March 9^e Juillet 1839

620

2 hours.

Je rends d'une longue promenade avec mes enfans. J'ai découvert, à quelques mètres de la maison, un terrain presque inconnu que je ne me connaissais pas, dans une position charmante, à droite la rue de la maison dont on n'a pas encore défriché une partie. Je suis alors que l'esprit, le dessin, pour devenir au delà, ne le sait pas. Je prends, au contraire, à ma place, à gauche une pente sur une vallée large et riante, en face du derrière de grands bois en amphithéâtre. Je planterai là un petit bois. L'idée de cette plantation et votre idée me sont venues en même temps, absolument en même tems; je ne sais pas quelle a été la première. Tous ce qui me plaît me fait penser à vous. Rien ne plaît vraiment qu'avec vous.

Je voudrais que votre frère soit rassuré pour votre fortune. Il connaît très bien les débâcles de toute inquiétude sur le compte des gens en exagérant leurs avantages. Cela nous en dit habilement. Quand vous avez vu le monsieur il était sur son arrangement, sur le partage de, m'a-t-il dit, l'époque où vous touchiez les capitaux, mettez moi au courant. Je suis beaucoup plus tranquille qu'il ne l'était.

Je me le suis par encore astreignu pour mon plaisir.

Plus derniers nouvelles d'Orléans restent un peu
en suspens. Le quinze n'aust mandé une paroît
plusôt comme qu'accompagné. Si Mahomet trouve
moyen de donner satisfaction à l'longleture
pour l'abbé de Chaz, les affaires devraient
mais il fera qu'il fasse cela. Je n'ai rien reçu ce
matin.

9 heures.

Vous voudrez revoir ce que vous avez aimé. Vous
voulez y croire. Vous y croyez bien plus que
vous ne pensez. Vous y croyez naturellement,
Spontanément, par instinct, tel à dire pas
l'état primitif et libre de votre ame. Nous
croyez à bien plus qu'à la réunion dans l'amour.
Vous nous croyez en rapport avec eux, encore
à présent, toujours dans monde à l'autre.
Pourquoi les appellez-vous, le père-vous ?
Pourquoi levez-vous les yeux, si égarés - vous les
mains vers eux ? Priez-vous tout cela, le
moindre de ces choses. là où se réfugie, au
fond de votre ame vous, le croyez toutefois,
invisible, tout à fait étranger à vous,
mort, vraiment mort ? Non, portons en
vous une foi obscure, mais invisible, à
une relation incertaine, mais vieille aussi
les êtres chers qui nous ont quitté. Il me
dit, écrit, sur nous, nous avons de devoirs

toujours eux. Pas
toujours satisfai-
sante condition
Cette conguane
les morts ne pe-
rendre eux-mê-
més est pour
Dieu ? Les morts
bien de ce qu'
le vivant ? De
ce dont pas le
être qui n'est
encore affecté
société peut
sortir ? L'hom-
me qui le cherch-
oit, ce ne p-
se de la nature
à la science
qui point de
de suffit à l'
homme, che-
s'acquitte en
priant, aucun
préoccupé ; il
est leur mode
communication

mon plaisir.
sont un peu
me parut
hommes bons
anglais...
vous bonnes.
n'en veux le
aime'. Vous
plus que
vivement,
pas
ma. Nous
dans l'avenir.
encore
l'autre.
que vous
nez von h
e cela, la
lement, au
que j'aurai,
or à nous,
nations en
inoubli, à
elle aussi
vous. Il me
devois

vers eux. Pas nous, acquittant de ce devoir, nous
toujours satisfaire à quelqu'un. Si nous y manquons,
nous croirent avoir manqué à quelqu'un. À
cette égorgance se joint même le sentiment que,
les morts ne pourront réclamer où se faire
rendre eux-mêmes, ce qui leur est dû, la dette
n'est pas pour nous, que plus sacrée! Qu'est-ce à
lui? Les morts jalousent-ils ou souffrent-ils
donc de ce que leurs accordent ou leurs refusent
les vivants? Je ne puis pas vous répondre. Je
ne sais pas toutes de vous répondre. Comment
l'être qui n'est plus de ce monde peut-il être
encore affecté de ce qui s'y passe? Quelle
société peut l'avisé encore à ce qui y sont
sortis? L'homme ne le connaît pas, et de
quel le cherche, il l'égare. L'aprendant il y
croit, et ne peut plus plus s'échapper à l'instinct
de sa nature que dépasser les limites assignées
à sa science. Et remarquez que cet instinct
n'a point de prétentions scientifiques; il
se suffit à lui-même. Au moment où
l'homme, obéissant à cette voix intérieure,
s'acquitte vers les morts, de quelques devoirs
graves, aucune curiosité aucun doute ne le
préoccupe; il n'a qu'un besoin de savoir quel
est leur mode d'existence ou quel mode de
communication est possible entre eux et lui.

Il agit en vertu d'une force mystérieuse dont il se contente, certain, sans singulier de la vouloir ni lui moyen, que son action a un objet, que ses sentiments épongés à leur but. C'est évidemment lorsque d'acteur l'homme devient spectateur lorsqu'il interroge la nature au lieu de la studier. Si l'examine au lieu de la croire, soit alors que s'élèvent en lui les doutes de l'esprit, les besoins de la science, et qu'il entreprend, pour revenir savant, de franchir des limites au delà desquelles, ses coyonances instinctives ne le porteraient point. Regardez dans l'âme de cette femme, de cette fille qui vont, auprès d'un tombeau, offrir à son mari, à son père, tout ce marquer de tendresse et de respect. Croisent-elles Savoir, sur son état depuis la mort, sur sa relation avec elle, ce que cherche le philosophe ? Pas du tout. Les problèmes qui agitent le philosophe n'existent pas pour elles ; si elles le voyaient, elles seraient, comme le philosophe, tout malades du besoin et de l'impossibilité de le comprendre. Essayez de soulever ce problème dans leur pensée : demandez-lui comment elle se figurait que le parfum de ces fleurs qu'elle cultive, la fraîcheur de ces entraves qu'elle entretiennent, sont charmes l'âme à qui s'adressent leurs soins. Vous

promenante quelque temps
inculte que position che
maison don
où toute une
sur une val
berrière de
plantation
onime tenu
aussi dans
qui me pla
me plaisir et
et vous
votre fortune
débarasser
des gens en
en dit huit
moussois et
partage de
l'entière le
je dirai bie

6742

Le verrez faites de trouble; vous me recourez
que des réponses, timides, contradictoires,
peut-être même leurs paroles démentiront;
elles leurs actes, peut-être s'accuseront-elles
de follesse et d'erreurs. Avant votre inter-
vention, elles ne croient pas en Jésus
davantage; elles ignorent ce qu'elles
ignorent; mais elles ne le cherchent point.
Elles adhèrent fortement à une foi simple,
naturelle, et jouissent de ses espérances, et
agissent selon ses inspirations, sans
rien demander de plus. C'est le caractère
de cette foi qu'elle n'a point de réponse aux
doutes, point de solution des problèmes
qui éveille la curiosité de l'esprit. Elle n'a
point curiosité elle-même; elle existe; elle
affirme les faits qu'elle entrevoit. Ne lui
demander pas de les démontrer, de les
expliquer. Elle est invincible et sans aucune
prétention. Écoutez-la; elle vous convaincra;
ne l'interrogez pas; elle ne se changera point
de vous instruire. Sublime et modeste à
la fois, elle révèle l'avvenir et ne tente pas
de le dévoiler.

Samedi 10.

Ne manquez pas de me répondre sur le petit hôtel
de la rue Belle-Chasse, que j'occupai M^e de Guise.
Beaucoup de vos correspondances m'y parviennent régulières.
J'aime assez bien ce hôtel de la rue de l'Orfèvre.
Mais je crains qu'il n'en vaille 12 milles francs.

Léon-Léon. Pendant une semaine, vous
n'avez pas de lettre que tous les deux jours mais
vous écrivez au moins par. Encore adieu. S